

acceptés, réunissent tout ce qui nous reste des oracles appartenant soit aux deux sibylles hébraïques, soit à la sibylle chrétienne.

Environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne, il existait à Rome, dans un temple bâti par les Tarquins et dédié à Jupiter Capitolin, une chambre souterraine, où l'on gardait une collection d'anciennes prophéties. Deux personnages (duumvirs), formant collège, étaient préposés à leur conservation. Suivant la tradition, le collège des duumvirs remontait à la fondation du temple lui-même, commencé en 585, par Tarquin l'Ancien, achevé, soixante et onze ans plus tard, par Tarquin le Superbe, durant une guerre contre les Sabins.

Il y avait une antique légende sur l'origine des prophéties.

Un jour, une femme inconnue, qui n'était autre que la sibylle de Cumès ou la sibylle érythréenne, apporta au roi Tarquin l'Ancien neuf livres d'oracles dont elle demanda trois cents philippes d'or. Le roi n'avait pas le goût des livres ou ne soupçonnait guère la valeur du trésor qu'on lui offrait ; il trouva le prix exorbitant et tourna en ridicule cette femme, qu'il traita de folle. L'inconnue, sans s'émouvoir, sans daigner faire effort pour convaincre le prince, jeta au feu devant lui trois des livres, et demanda qu'on lui payât toujours le même prix pour les six qui restaient. Tarquin continuait à se moquer d'une pareille prétention, lorsque la sibylle ayant brûlé

nifeste par beaucoup de preuves. La réforme de la constitution de la cité, que la tradition attribue à Servius Tullius, est une imitation des républiques grecques ; le système des poids et mesures, tel qu'il se présente à nous dès les temps les plus anciens, système que l'on comprend également dans les institutions mises sous le nom de Servius Tullius, est en grande partie d'origine grecque, et dans ce qui y subsiste de vestiges d'un système indigène antérieur, nous trouvons des modifications qui ont pour but d'accorder exactement le système indigène avec celui des Hellènes. La plupart des mots qui s'y rapportent sont grecs. Il en est de même du système monétaire¹. »

Nous croyons, quant à nous, qu'il faut distinguer dans l'histoire de Rome trois phases de l'influence grecque, différentes non-seulement par le temps où elles se sont produites, par la nature des éléments mis en œuvre, mais encore par les conséquences qui en résultèrent. La première phase remonte au septième siècle, c'est celle que nous étudions ; Cumès y joua le principal rôle. La seconde commence lorsque Rome, devenue maîtresse du centre de l'Italie, marche à la conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile, et se heurte aux armées de Pyrrhus et aux flottes de Carthage. La troisième, qui est la suite de la précédente, commence à la proclamation de l'indépendance de la Grèce, se prolonge jusqu'aux Césars, et, réveillant tous les germes antérieurs, fait

¹ *Dict. des Antiq. grecq. et rom.*, p. 216.

trionphant des ennemis des Juifs, jugeant les peuples, le Messie suscité après ces merveilles et inaugurant le règne de la paix sans fin. Quelques prophéties iront même jusqu'à supprimer hardiment la personne messianique, et, interprétant la parole des anciens Voyants dans le sens allégorique, lui substitueront le peuple saint, peuple de rois-prophètes, de juges du genre humain et de ministres du Très-Haut.

L'œuvre du prophétisme des temps postérieurs au sixième siècle porte principalement sur trois points, qui sont : 1° la figure du Messie ; 2° le dogme de la résurrection ; 3° la description des catastrophes qui précéderont ou accompagneront la fin des temps.

La figure du Messie, sauf les exceptions indiquées, s'accroît de plus en plus. Mais ce n'est pas seulement par le rôle prédominant assigné au Roi libérateur, dans les combats de la grande journée et dans le jugement qui la terminera, que s'opère le développement de la pensée prophétique. L'instrument providentiel des desseins de Dieu sur son peuple et sur le genre humain, se rapproche peu à peu des sphères inaccessibles où habite le Très-Haut.

Pendant une période longue et trop peu connue, qui s'étend du sixième siècle jusqu'à la fin du deuxième siècle avant notre ère, un mouvement intellectuel considérable agite la Palestine ; la philosophie et la théologie sont étudiées dans les écoles rabbiniques ; l'antique conception de Jéhovah est modifiée par les systèmes venus du dehors, transformés, élaborés par la sagesse hébraïque et mis en harmonie avec les croyances nationales.

Il existe, nous en convenons, une analogie d'expression entre le début du quatrième Évangile et le passage de l'oracle qui montre les idolâtres plongés dans l'ombre de la nuit et qualifie de *lumière* la connaissance du vrai Dieu. Mais, le quatrième évangile a-t-il inventé l'expression dont il s'agit? Non; les Livres Saints représentent les Gentils comme *assis dans l'ombre de la mort*, et une antithèse très-naturelle amène le mot *lumière* quand on veut, dans cet ordre d'idées, désigner le changement qui résulte pour les idolâtres de leur conversion au vrai Dieu. Ce n'est donc ni la sibylle, ni l'évangéliste qui ont les premiers employé cette phraséologie : elle était hébraïque avant d'être alexandrine et de devenir chrétienne. Elle ne prouve donc pas le christianisme de la sibylle.

« Voilà qu'il s'est manifesté à tous dans sa justice; voici que la douce lumière du soleil brille en haut. » Il est téméraire de voir dans ce passage une allusion certaine à la prédication évangélique. Durant les trois siècles qui ont précédé cette prédication nous venons de constater que l'opinion s'était établie chez les Juifs palestiniens et alexandrins que le règne du Messie n'arriverait pas avant que se fût opérée la conversion des Gentils, avant que les idolâtres reconnussent le vrai Dieu et envoyassent des offrandes au temple de Jérusalem. Comment devait s'opérer cette conversion? Il y avait à cet égard un double courant de légendes, les unes sanglantes et terribles, les autres d'une conception morale plus généreuse et plus noble. Les sibyllistes, d'accord avec la tradi-

sance de Jésus, et qui sont comme les prémisses et la conséquence de cette rénovation.

Les faits de la première série nous sont connus. Ils se résument dans l'active propagande que les Juifs alexandrins exercèrent au milieu des gentils par la philosophie, par la poésie, par le prophétisme. Durant trois siècles environ, avec le concours des colonies israélites répandues en Asie Mineure, dans les îles, en Grèce, en Italie, en Afrique, les Alexandrins travaillèrent avec habileté et prudence à manifester le vrai Dieu, dans le but de hâter l'arrivée du jour heureux où le Très-Haut enverrait le Fils de l'Homme, le Messie libérateur, destiné à affranchir la terre du joug de l'idolâtrie et à glorifier Israël. Nous tirons de là cette conclusion que toutes les doctrines et les aspirations du groupe alexandrin étaient tournées vers la glorieuse figure du Messie, et que l'annonce de la résurrection de Jésus, *le premier-né d'entre les morts*, dut produire une forte commotion à Alexandrie, et tout au moins y provoquer des débats passionnés qui retentirent dans toutes les synagogues de la nation hellénisée.

Les faits de la seconde série sortent de notre cadre ; nous nous contenterons de les indiquer très-sommairement : 1° Quand on compare la conception du Verbe divin, telle qu'elle apparaît dans l'Évangile, les Épîtres et les écrits de l'âge apostolique, avec la doctrine du *Logos*, telle qu'elle est développée dans les beaux traités de Philon, on constate entre elles des analogies ou même des similitudes incontestables. 2° Quand on étudie l'apologétique chrétienne des trois premiers

du soleil brille en haut. Placez la sagesse dans vos cœurs, et apprenez à la connaître.

UNIQUE est Dieu. C'est lui qui envoie la pluie, les vents, les tremblements de terre, les éclairs, les famines, les pestes, les tristes soucis, les neiges et les glaces. Mais pourquoi dire chaque chose en détail ? Il régit le ciel, il gouverne la terre, IL EST¹...

..... S'IL ÉTAIT VRAI que les dieux naissent et demeurent immortels, les dieux deviendraient plus nombreux que les hommes ; il ne resterait plus aux mortels de lieu où habiter²... Et, si tout ce qui naît est périssable, Dieu ne peut être formé des éléments provenant d'un homme et d'une femme. Non ! Dieu est seul, unique, supérieur à tout. Il a fait le ciel, le soleil, les astres, la lune, la terre, qui produit les fruits ; il a fait les vagues de l'eau des mers, les monts élevés, les sources intarissables. Il a aussi engendré l'innombrable multitude des êtres aquatiques. Il nourrit les reptiles, qui se meuvent sur la terre, les oiseaux au chant harmonieux, au gracieux ramage, et qui, rapides, avec un bruit aigu, fendent l'air de leurs ailes.

¹ Ce beau vers, qui s'inspire à la fois des descriptions des prophètes et de la grande définition de Moïse (*Je suis Celui qui suis*), mérite d'être retenu :

Οὐρανοῦ ἡγεῖται, γαῖης κρατεῖ, αὐτὸς ὑπάρχει.

² Il y a ici une lacune évidente. Le sibylliste démontrait dans ce passage, par des arguments philosophiques, l'impossibilité d'admettre l'existence de plusieurs dieux, et la multiplication de leur race conformément aux traditions de la mythologie grecque.

